



*Contes &
Légendes
de Noël*

par G. Lenotre



 bitedition

Copyright

Contes et Légendes de Noël par Lenotre

publiés avec un Prologue et des Notes de J. Millot.

Première Édition.

© Bitedition 2013.

Tous droits réservés.

La reproduction, la modification, la distribution, la diffusion, la re-publication ou la traduction dans d'autres langues, partielle ou intégrale, sont strictement interdites sans l'autorisation écrite et préalable de Bitedition. Utilisation strictement et uniquement réservée au détenteur pour son usage personnel dans le cadre familial et privé. Les contrevenants s'exposent à des poursuites judiciaires.

Ce livre est une édition nouvelle de l'ouvrage de G. Lenotre intitulé « Légendes de Noël - Contes historiques » avec une révision d'ordre typographique ; nous avons également ajouté un prologue et de nombreuses annotations.

Auteurs : G. Lenotre, J. Millot.

Mise en page : UHGraphiques.

Production : Bitedition, <http://www.bitedition.net>.

PDF ISBN: 979-10-90802-10-0

EPUB ISBN: 979-10-90802-12-4

Dépôt légal : Octobre 2013.

Pour plus d'information : Bibliothèque national de France, <http://www.bnf.fr>.

Table des Matières

Copyright

Table des Matières

Prologue

Dédicace

L'EXSTASE

NOËL CHOUAN

TOMBÉ DU CIEL

UN RÉVEILLON CHEZ CAMBACÉRÈS

LE NOËL DE FOUQUIER-TINVILLE

LA CARRIÈRE DE MONSIEUR COLLERET

LA POUPÉE

LE PETIT NOËL DE QUATRE SANS-CULOTTES

L'ÉTOILE

MATHIOTE

LE NOËL DU DUC DE REICHSTADT

L'ARBRE DE NOËL DE MONSIEUR D'AUVRIGNY

UN RÉVEILLON CHEZ PAUL DE KOCK

LA FÉE

Annotations

Crédits images

Prologue

Du nom de son aïeul - l'illustre jardinier André Le Nôtre (1613-1700) qui fut chargé par le roi Louis XIV de créer le parc et les jardins du château de Versailles - Louis Léon Théodore Gosselin (1855-1935) adaptera son pseudonyme : G. Lenotre ; « G » de son nom de famille Gosselin, et Lenotre en un seul mot et sans accent sur le « o ».

C'est en 1879, dans « Le Figaro », que parut son premier article.

Devenu historien, spécialiste de la Révolution française sur laquelle il publia un nombre important d'ouvrages, Lenotre comprendra très vite que l'être humain s'intéresse à l'Histoire avec un grand « H » pour ne garder en mémoire que les histoires avec un petit « h ».

C'est à partir de ce constat que cet auteur français, commença d'écrire des (petites) histoires sur la grande Histoire, mélangeant très habilement faits réels et récits fictifs, personnages historiques avec des hommes et des femmes imaginaires certes, mais tellement palpables.

« Les légendes de Noël », sont un exemple parfait du talent d'un des créateurs de la « petite histoire » : Alors que la Révolution avait supprimé les privilèges ecclésiastiques et toutes les fêtes chrétiennes, le spécialiste de 1789 situe ses « contes historiques » dans la nuit de Noël, avec des protagonistes qui dressent le sapin de Noël, vont à la messe de minuit, entendent sonner les cloches de l'église... et songent avec nostalgie aux magnifiques Réveillons d'antan, quand ils n'étaient encore que des enfants.

Ainsi Lenotre plante, « avec tant de si justes détails, d'observations vivantes, de vérité humaine »¹, un cadre particulièrement chargé en émotion pour effleurer des faits historiques, comme la victoire napoléonienne à Austerlitz en décembre 1805 sur l'Autriche des Habsbourg et la Russie tsariste, pour évoquer sous un angle plutôt humain la période de la Terreur, ou encore pour parler de la Restauration des Bourbons.

Puis l'auteur dramatique use d'un artifice pour rehausser ses « héros ». Dans ses « contes révolutionnaires » apparaissent des personnalités historiques, dont Lenotre ne jette parfois que le nom ; ils ne jouent le plus souvent d'autre rôle que celui de rendre le récit et ses intervenants fictifs plus vrais, plus attirants encore. Ainsi de Robespierre : nommé dans deux contes, il n'intervient pas une seule fois, n'a pas la moindre petite ligne de texte. Alors même que Maximilien de Robespierre (1758-1794) reste l'une

des figures les plus emblématiques, et controversées, de la Révolution. Tout juste Lenotre se contente-t-il de rappeler qu'il était orphelin et qu'il fut guillotiné.

A d'autres personnages historiques Lenotre consacra des interventions plus importantes, voir une histoire complète : Fouquier-Tinville, l'accusateur public, l'écrivain Paul de Kock ou encore l'homme d'état Cambacérès, sans oublier les membres de la famille Bonaparte, et du plus important d'entre eux, l'empereur Napoléon I^{er}. Pour ces personnalités jouant un rôle plus ou moins important dans les contes, nous avons ajouté dans les « Annotations » quelques éléments biographiques non exhaustifs, de sorte que le lecteur de tout âge apprécie avec quelle intelligence Lenotre les a entremêlés à ses héros fictifs, toujours si attachants.

Pour susciter notre curiosité pour la grande histoire, qui lui était si chère, l'historien passionné et réputé s'était transformé en romancier brillant. Reconnu par ses pairs, Lenotre fut élu immortel à l'Académie française en 1932, mais mourut avant de pouvoir siéger.

Publiés en 1910, ses contes de Noël n'ont rien perdu de leur force d'expression : Aujourd'hui encore ils captent l'attention du lecteur, alors même que, peut être, il n'a plus en tête toutes les dates, les événements, les tournants et les personnages qui ont fait la révolution française. Si l'envie lui en prend, il pourra se rafraîchir la mémoire en consultant les « Annotations » ajoutées par nos soins ; les termes qui y figurent sont marqués, à leur première apparition dans le livre, par un * dans le texte. Pour ce qui concerne les contes eux-mêmes, nous nous sommes limités à des corrections de quelques rares erreurs d'ordre typographique.

Bonne lecture et Joyeux Noël !

¹ Extrait du « Discours de réception... » de Georges Duhamel, qui succéda à G. Lenotre à l'Académie française le 25 juin 1936 dans le fauteuil numéro 30, qui fut également occupé, en 1803, par Cambacérès.



Louis Léon Théodore Gosselin

Dédicace

A Geneviève et à Thérèse

Pour vous, mes chères petites, ont été écrits
ces contes – qui ne sont que des contes. Si
parfois les éclaire quelque reflet de l'épopée
française, je l'ai voulu ainsi dans l'espoir
que la lecture de ces anecdotes vous donnerait,
à l'âge où l'on ne s'amuse encore que des fables,
la curiosité et le goût de notre histoire, plus
belle que toutes les légendes et plus
miraculeuse que toutes les fictions.

G. L.



Blason officielle de la République française

L'EXSTASE

Les distractions étaient variées au château de Compiègne lors des séjours annuels qu'y faisait la cour de Napoléon III*.

Quand les hommes avaient chassé toute la journée, quand les femmes avaient changé de toilette quatre ou cinq fois pour se rendre, de chambre à chambre, de cérémonieuses visites ; quand on avait épuisé la gamme des lunchs, thés, goûters, en-cas, collations, et médit des gens qu'on savait mal en cour, on s'habillait pour le dîner ; puis on se groupait dans le salon des Cartes jusqu'au moment où l'empereur et l'impératrice, sortant de leurs appartements, prenaient la tête du cortège et, précédant leurs invités, se rendaient dans la Galerie des Fêtes où le couvert était dressé.

Le dîner durait une heure, montre en main ; on prenait le café dans la Galerie des Cartes et on se dispersait dans les grands salons qui lui font suite. C'était l'heure « dure à tuer », suivant l'expression d'un vieux grognard de la vénerie impériale. On jouait aux petits jeux. Quand « ça languissait », l'empereur daignait tourner gravement la manivelle d'un piano mécanique dont le répertoire se composait de trois airs : un quadrille, une valse et une polka.

Après la musique, les causeries commençaient.

L'impératrice, que rien n'intéressait autant que les récits de l'époque révolutionnaire ou de l'épopée napoléonienne, stimulait les narrateurs et s'ingéniait à donner de l'aplomb aux plus timides.

Un soir d'hiver, - les « Compiègnes » commençaient vers la Sainte Eugénie* et se prolongeaient jusqu'à Noël, - la souveraine, sentant s'épuiser la verve de ses conteurs habituels, avisa le vieux général d'Olonne qui, de la soirée, n'avait pas proféré un mot :

- A vous, général, dit-elle, contez-nous une histoire. ...

- Moi ! Que Votre Majesté m'excuse, je n'en sais ... ou plutôt je n'en sais qu'une ... si lointaine . . . si naïve.

- Tant mieux, je n'aime que celles-là. ... Le nom du héros ? ...

- Votre Majesté me permettra de ne le divulguer qu'à la fin ... si je me tire de mon récit. ...

- Soit. C'est une histoire de guerre ? De révolution ?

- De guerre, oui. ...

- Bravo ! ce sont les plus belles. ...

- Et de révolution aussi, car celui auquel échut l'aventure était un orphelin de la façon de Robespierre : c'était un enfant, nommé Jean ; son père et sa mère avaient été arrêtés une nuit dans leur château de la Somme, traînés à Paris et guillotinés. Le château même avait été envahi et pillé par les sans-culottes* de Montdidier, Ces choses n'avaient pas laissé de trace dans l'esprit du petit Jean, âgé seulement de sept ou huit mois ; mais sa grand'mère maternelle, la vieille marquise d'Argueil, avait gardé, de ces événements tragiques, une impression ineffaçable ; elle avait fui, à demi-folle d'horreur, emportant son petit-fils. D'étape en étape, reculant devant les armées victorieuses de la République, la grand'mère et l'orphelin étaient ainsi parvenus jusqu'en Autriche ; certaine d'être là à l'abri des sans-culottes. La marquise s'était fixée à quelques heures de Brünn, sur les confins de la Moravie, où, rassemblant ses dernières ressources, elle avait fait l'acquisition d'un petit bien dans un village appelé Slibowitz.

C'est là que Jean grandit, entre son aïeule inconsolée et un saint prêtre, évadé des bagnes de la République. Il s'éleva, tant bien que mal, recueillant, de la marquise, les traditions de sa famille, et recevant les leçons du prêtre, qui lui apprit un peu de latin et beaucoup de cantiques. En fait d'histoire, on ne lui enseigna qu'une chose : c'est que depuis la chute du trône des Bourbons, la France était tombée au dernier rang des nations, la vengeance divine l'ayant condamnée à disparaître de la surface du globe ; pour obéir à ce décret de la Providence, le peuple français, jadis si policé et si élégant, s'était transformé en une horde de cannibales qui se baignaient dans le sang humain et massacraient indistinctement tous ceux qu'ils soupçonnaient d'un restant d'honnêteté.

Lorsque Jean sortait de chez son précepteur, l'esprit hanté des noyades, des déportations, des tueries de Septembre, des égorgements de Lyon ou de Cambrai, il retrouvait chez sa grand'mère le même cauchemar dans le récit des visites domiciliaires, des arrestations, des guillotines, et de la mort sanglante de son père et de sa mère. ... Son imagination d'enfant lui représentait la France comme un cloaque qu'habitait une race d'hommes à moitié nus, velus, hirsutes, maniant de grands couteaux, grinçant des dents et dansant des sarabandes échevelées autour de la machine à tuer, dressée en permanence à tous les carrefours.

Il en frissonnait, le soir, dans son petit lit, en écoutant causer la tremblante marquise et le maigre abbé, qui se communiquaient, les yeux au ciel et les mains ballantes, les nouvelles apportées par la gazette. Jean apprit ainsi que ces démons de Français, lassés de l'anarchie, s'étaient donné pour chef un ogre*, au nom fantastique et ridicule, un ogre qu'ils avaient fait venir de Corse, et en comparaison duquel Attila, le fléau de Dieu, n'était, au dire de l'abbé, qu'un placide et paternel bonhomme. L'enfant en rêvait la nuit et en restait préoccupé tout le jour.

- C'est loin, la France, grand'mère ? demandait-il pour se rassurer.

- Très loin, mon enfant, grâce à Dieu ! gémissait la pauvre dame.

- Et vous êtes sûre que l'ogre ne viendra pas nous chercher ici ?

- Dieu ne le permettra pas, sans doute.

- Nous fuirions, s'il devait venir, n'est-ce pas ?

- Hélas ! où fuir, mon cher petit ? Si l'Ogre de Corse venait jusqu'ici, c'est qu'il serait maître de toute la terre... et alors ... et alors, ce serait la fin du monde et il ne nous resterait qu'à nous résigner. ...

- Je me suis embarqué là dans une sottise histoire, grommela le général, en esquivant un juron qui roula dans sa moustache.

- Pourquoi général ?

- D'abord parce qu'elle n'en finit pas. ... En outre, ce qui advint au petit-fils de la marquise d'Argueil est arrivé à bien d'autres : ce n'était rien, pour l'« Ogre », de conquérir le monde. ... Sa rude tâche fut de gagner, un par un, tous ces esprits hostiles, cuirassés de préventions, perclus de légendes, nourris de calomnies et de haines. ... Et j'enrage en songeant que ses ennemis les plus acharnés n'étaient ni les Prussiens, ni les Autrichiens, ni les Russes, mais les Français qu'il dut vaincre, sans autres armes que son prestige et sa gloire. ...

- Eh bien ! dites-nous, général, comment il triompha du jeune émigré dont vous nous évoquez l'enfance.

- Ah ! ça a l'air d'un conte de bonne femme. ... Enfin ! puisque j'ai commencé. ...

Je dois dire à Votre Majesté qu'avec l'âge, la curiosité, dans l'esprit du petit Jean, prenait la place de la terreur. Il avait toujours grand' peur, mais sa frayeur affectait une nouvelle forme ; il aurait bien voulu savoir comment étaient bâtis ces monstres, qui, au dire de sa grand'mère et de son professeur, peuplaient le pays de France : le peu qu'il savait de leur chef, ce tyran sanguinaire et redoutable devant qui croulaient les murailles des forteresses ennemies et se débandaient les armées les plus aguerries, l'obsédait surtout comme un de ces épouvantails dont la hideur est attirante. Tous les ancêtres de mon jeune héros avaient porté l'épée, et son petit cœur battait la charge dès qu'on parlait guerre, soldats et batailles, rangées.

Il venait d'avoir douze ans, au mois de décembre 1805 : c'était l'enfant le plus ingénu et le plus docile qu'on pût rencontrer : pourtant, depuis quelques mois, son esprit était en éveil : on ne s'était pas caché pour parler devant lui des événements qui bouleversaient l'Europe : il savait que les Français avaient envahi l'Allemagne et s'étaient avancés jusqu'à Vienne : le village de Slibowitz, qu'il habitait, avait même été occupé, pendant bien des semaines, par un corps de soldats russes, accourus du Caucase à la rencontre de l'invasion. Jean avait couru les bivouacs, admiré les cosaques barbus, et s'était beaucoup étonné de leur rudesse et de leur indiscipline. Un soir, ils étaient montés sur leurs petits chevaux et s'étaient éloignés en brandissant leurs lances et en poussant des « hurrahs » ! Ils allaient se battre contre Bonaparte, et le lendemain, dès l'aube on entendit en effet, au loin, du côté de Brünn, ronfler une cannonade qui ne prit fin que vers le soir.

Personne ne dormit cette nuit-là dans le bourg : on attendait des nouvelles. Vers deux heures du matin, les cosaques traversèrent le village, en tourbillon, à la débandade, et ne reparurent plus : un blessé, soigné chez le bourgmestre et qu'on interrogeait sur ce qui s'était passé, ne répétait obstinément que deux mots : « Der Teufel ... Der Teufel ... » (le diable, c'est le diable... !). On apprit seulement quelques jours plus tard que les Français étaient victorieux et que l'empereur d'Autriche implorait grâce.

La marquise d'Argueil, persuadée que la guillotine allait reparaître, en tremblait d'émotion et d'effroi ; l'abbé préparait ses bagages. Quant à Jean, il était à la fois consterné et satisfait : très inquiet de savoir l'Ogre si près de lui, et très fier pourtant à la pensée que ces robustes cosaques, à qui rien ne faisait peur, avaient été si prestement mis en déroute par les troupiers français. Quelle pouvait bien être l'allure de ces héros ? Quelle mine terrifiante possédaient-ils donc ? De quel tonnerre étaient-ils armés ? Et dans son impatience il aurait voulu voir, ne fût-ce qu'en image, ne fût-ce que sous forme de jouets, ces hommes terribles qui conquéraient ainsi l'Europe

tambour battant. Mais il ne possédait en fait d'image, que la complainte du « Juif-errant »*, achetée d'un colporteur quelques semaines auparavant et son seul jeu guerrier était un petit fort en bois, gardé par des Turcs en carton, que l'abbé lui avait rapporté d'Olmütz à la Sainte-Jean dernière. Sa curiosité s'aviva ainsi jusqu'à la Noël, et la veille de la fête, il prit une résolution : tandis que la marquise s'appêtait pour la messe de minuit, il plaça, avant de se coucher, ses souliers devant l'âtre, et déposa près d'eux, bien en évidence, un feuillet blanc où, de sa plus belle main, il écrivit : « Petit Jésus, apportez-moi des soldats français. » Soit qu'il espérât que l'Enfant-Dieu prendrait la peine de passer par là pour opérer ce miracle, soit plutôt qu'il crût habile cette façon discrète de faire connaître à sa grand'mère le désir qu'il n'osait manifester plus ouvertement, il se coucha plein d'espoir et s'endormit.

Je dois dire qu'en rentrant des offices, vers cinq heures du matin, la vieille marquise ne songea même pas à jeter un regard du côté de la cheminée : elle venait d'apprendre que l'Ogre approchait et que ses éclaireurs avaient été vus, vers la tombée du jour, sur les hauteurs boisées qui dominant Slibowitz. Elle alla jusqu'au lit de Jean, dressé dans une alcôve au fond de l'unique salle dont se composait le rez-de-chaussée de la maison, murmura deux ou trois : « pauvre petit ! » d'un ton de compassion attendrie, et se prépara à monter à sa chambre. Elle avait déjà gravi quelques marches de l'escalier quand un grand bruit se fit dans la rue : des piétinements de chevaux, des appels, des chocs d'armes, et, aussitôt, des coups pressés, frappés à la porte de la maison.

La marquise n'eut pas la force de s'évanouir : elle recommanda son âme à Dieu et alla ouvrir la porte ; sur le seuil quelques hommes, qui lui parurent pour la plupart gigantesques, se tenaient couverts de grands manteaux à pèlerines et coiffés de bicornes dorés ; d'autres, en masse, restés à cheval, barraient la rue du village... Elle recula, les hommes entrèrent sans façon... L'un d'eux, le plus petit, s'avança vers elle et, d'une voix très douce lui dit :

- Excusez-nous, bonne vieille, nous aurons fini en quelques minutes.

Déjà les autres avaient tiré la table près de la cheminée, approché la lampe et étalé de grandes cartes.

- Voyez, Sire, dit l'un.

Celui qui l'avait appelée « bonne vieille » se pencha, le sourcil froncé, et elle comprit tout de suite que c'était lui... l' « Ogre ! ... Bonaparte » ! Il était très simplement vêtu d'un pardessus gris bordé de fourrure ; ses compagnons, les manteaux jetés, étaient apparus chamarrés de la tête aux

pieds, couverts de broderies, de rubans et d'étoiles... La marquise, écroulée sur les marches de l'escalier, s'apprêtait à bien mourir et se disait la prière des agonisants...

L'empereur releva la tête.

- C'est bien, fit-il.

Les officiers, docilement, replièrent les cartes ; lui s'approcha du feu mourant, s'assit sur un escabeau, saisit les pincettes et tisonna nerveusement. Puis il se prit le front dans les mains et resta songeur, les yeux fixes. Les aides de camp, derrière lui, se tenaient debout, immobiles, attendant ses ordres.

Ce silence se prolongea : l'empereur paraissait absorbé dans une profonde rêverie ; la marquise, à bout de force, se sentait défaillir, quand elle vit que l'Ogre remuait. – « Voilà le moment, » se dit-elle.

Bonaparte se penchait, l'œil fixé sur la feuille blanche posée en travers des petits souliers. Il la saisit et, à demi-voix, lut : « Petit Jésus, apportez-moi des soldats français... » Il releva le front.

- Qu'est-ce que cela ? dit-il. Puis appelant :

- Berthier ?*

Un des généraux de la suite s'approcha.

- A quelle date sommes-nous ? Est-ce aujourd'hui Noël ? ...

L'ARBRE DE NOËL DE MONSIEUR D'AUVRIGNY

Auvrigny est le nom d'un bourg de la Thiérache, là-bas, tout à l'extrémité du département de l'Aisne, dans cette contrée, un peu sauvage, qui confine à l'Ardenne et touche la Belgique. Ce petit coin de France, pays d'origine de tous les tresseurs de paniers et très à l'écart des grandes routes, resta longtemps arriéré : au début de la Révolution, Auvrigny n'était qu'un village de cinquante feux, quelque peu distant d'une vaste maison qu'on nommait le château, et qu'habitait un bon gentilhomme campagnard, vieux célibataire, fort simple d'allures et très accueillant. De temps immémorial le village et le château avaient entretenu les meilleures relations : le comte d'Auvrigny était charitable, les paysans se montraient dévoués ; au moindre embarras ils avaient recours à leur seigneur, qui se chargeait de trancher à l'amiable tous leurs différends et qu'ils trouvaient toujours prêt à intervenir dans leurs démêlés avec la maîtrise des eaux et forêts ou avec les gardes de M. le duc d'Orléans.

Sans mettre fin à cette bonne entente, les événements de la Révolution amenèrent un certain refroidissement entre les villageois et leur seigneur. Les gazettes n'arrivaient pas, il est vrai, jusqu'à Auvrigny : elles y auraient trouvé, d'ailleurs, si peu de lecteurs, que leur influence eût été à peu près nulle : pourtant, les esprits forts s'agitaient ; on n'était pas sans relations avec la petite ville du Nouvion et même avec Vervins où venait d'être installé le tribunal de l'arrondissement et, encore qu'on n'en eût que l'écho, on n'ignorait rien des grands événements qui se passaient à Paris. Il était venu de Laon, au moment des élections, des messieurs ceints de larges ceintures et empanachés comme des timbaliers, qui avaient prêché aux paysans ébahis les bienfaits de l'égalité et le bonheur de l'indépendance ; ils avaient bien ajouté que tous les nobles étaient faux comme Judas et cruels comme Barbe Bleue ; mais les paysans d'Auvrigny n'en connaissaient qu'un, lequel leur avait toujours paru franc et généreux, de sorte que les discours des jacobins de Laon étaient restés sans grand effet.

Le comte, lui, n'avait rien changé à ses habitudes ; comme il avait du jugement, et même de l'esprit, il se garda bien d'émigrer ; n'ayant aucun droit du seigneur à regretter, il ne montra point de colère lors de l'abolition

des privilèges ; lorsqu'il vit que, peu à peu, les villageois qu'il avait toujours traités en amis, se déshabituèrent, par méfiance ou par fierté, de venir le consulter, il affecta de ne point s'en apercevoir, et continua comme par le passé à vivre en philosophe qui n'attend rien de personne et que l'opinion des autres ne gêne point.

On était à l'hiver de 1793, la veille de Noël, et le comte d'Auvrigny, fidèle à un vieil usage de la région avait fait dresser dans le vestibule du château un magnifique sapin coupé dans son parc et qu'il agrémentait de petites lanternes, de rubans, de jouets et de friandises, joyeusement suspendus aux sombres branches de l'arbre. Il était de tradition, chaque année, que les enfants du village, sous la conduite de leurs parents, vinsent faire la cueillette de ces merveilles, à laquelle succédait un succulent goûter de crèmes et de pâtisseries : les paniers des mamans, apportés vides, débordaient au retour de provisions et de chauds tricots ; les hommes mêmes trouvaient dans la poche de leur houppelande de poussiéreuses bouteilles de vin ou des cruchons de vieille eau-de-vie. ... C'était une fête dont on se réjouissait deux mois d'avance et dont on parlait jusqu'à Pâques.

Or, en cette année de malheur, le comte n'avait pas cru devoir renoncer à cette charitable coutume, encore qu'il s'aperçût bien, depuis quelque temps, que la mésintelligence s'accroissait entre le village et le château. Même il avait eu, ce jour-là, l'idée d'une magnifique crèche où l'on voyait l'image en cire du divin Enfant, étendue sur la paille dans une grotte en écorces d'arbres disposée au pied de l'arbre de Noël, sous les gros rameaux qu'un nuage de farine blanche semblait charger de givre. Le vieux gentilhomme, qui prenait plaisir à présider lui-même à cet arrangement, mettait la dernière main à son œuvre, lorsqu'il entendit sonner à la porte du château : s'imaginant que l'impatience de ses invités devançait l'heure, il se hâta d'allumer ses dernières veilleuses, lorsque son domestique introduisit, au lieu de la bande d'enfants attendue, le maire du village, - on disait alors le « procureur-syndic », - nommé Gérard, et son adjoint, qui s'appelaient Birou.

Le comte leur tendit la main, qu'ils prirent avec un peu d'embarras : il les connaissait de longue date, l'un et l'autre : Gérard, paysan presque illettré, n'était pas un mauvais homme ; Birou, au contraire, était envieux, beau parleur et prétentieux : il savait à peu près lire l'imprimé et cette supériorité lui donnait un prestige énorme aux yeux de ses concitoyens ; il s'était fait recevoir membre du club des Jacobins de Guise et il venait

même de s'abonner à une feuille révolutionnaire qu'il déchiffrait tant bien que mal, sans y comprendre un traître mot ; c'était lui, qui faisait marcher la commune, c'était lui également qui était parvenu à inculquer à ses concitoyens que leur dignité d'hommes libres ne leur permettait plus de frayer avec leur ci-devant seigneur, que, pour sa part, il ménageait fort, étant obséquieux de sa nature et jugeant, avec prudence, qu'on ne pouvait prévoir « comment les choses tourneraient ».

Donc Gérard et Birou se présentèrent au comte d' Auvrigny, fort étonné de cette visite intempestive. Birou jeta à l'arbre de Noël un regard assez ironique mais il sut se contenir ; Gérard salua d'un air contraint et, comme le gentilhomme les remerciait d'avoir mis tant d'empressement à précéder leurs concitoyens, l'autre balbutia :

- Oh ! ce n'est pas positivement pour cela que nous ... n'est-ce pas, Birou ?

- Non, non, répliqua Birou en ricanant niaisement, ce n'est point là ce qui nous amène.

Le comte les invita à passer dans son cabinet et à exposer le motif de leur visite, se déclarant prêt à les entendre en attendant ses invités ; mais Birou, prenant la parole :

- Eh bien ! pour parler net, citoyen, vos invités, ne viendront pas...

- Comment ?... Pourquoi ?...

- Je le regrette, oh ! je le regrette ! se hâta d'ajouter Birou. Le citoyen Gérard peut vous dire combien la chose me peine . . . mais ils on t pensé. . . ils ont cru. ...

- Quoi enfin ?

- Que les circonstances ne permettaient peut-être pas à des patriotes de se mêler à certaines pratiques entachées d'aristocratie ...

C'était une phrase de sa gazette : le comte se mordit les lèvres.

- Voyons, Birou, dit-il, croyez-vous que ce qui était bien il y a quelques années puisse être mal aujourd'hui ?

- Non certes... Je voulais dire...

- Et à moins que la morale n'ait changé, ce dont j'ai grand'peur, sommes-nous en droit de critiquer aujourd'hui ce que nous approuvions jadis ?

Birou, ne se sentant pas de force à soutenir la discussion sur ce ton, esquiva la question et répliqua par un de ces arguments qu'il avait entendus émettre à la jacobinière de Guise et qu'il remplaçait à tout propos sans en comprendre la portée :

- Tranchons le mot, citoyen, fit-il ; si nous nous abstenons désormais de venir défilier devant votre arbre de Noël, c'est qu'une manifestation si puérile révolte la raison et blesse l'égalité.

- Quand j'aurai le temps, monsieur Birou, répondit le gentilhomme, vous voudrez bien m'expliquer en quoi l'image d'un enfant couché sur la paille d'une crèche peut offusquer vos sentiments égalitaires. ... Mais brisons là ; nous reparlerons de mon arbre de Noël quand les temps seront moins troublés, et quand les gens seront moins sots ; mais j'imagine que cette renonciation à un vieil usage qu'aimaient vos pères ne vous portera pas bonheur.

Et se posant en homme qui congédie ses visiteurs, il ajouta :

- Vous n'aviez pas d'autre communication à me faire ?

- Pardon, excuse, fit à son tour Gérard. J'étais venu vous consulter sur quelque chose d'assez délicat : Birou qui parle bien, mais qui parle trop, ne m'a pas laissé le temps d'en causer avec vous. Voici de quoi il s'agit.

Et le brave procureur syndic exposa, que, depuis trois ans qu'il remplissait à Auvrigny les fonctions d'officier municipal, il s'était tiré tant bien que mal de sa besogne ; il rappela que, bien souvent, au début, il était venu prendre conseil du châtelain ; puis il s'était efforcé de s'en remettre à son propre bon sens et aux lumières de ses co-administrés ; mais cette fois le cas était grave ; si grave qu'il n'avait pas jugé devoir moins faire que de venir s'éclairer auprès de « l'homme le plus instruit de la commune ». Il avait, en effet, reçu l'avant-veille, par l'entremise du commissaire du pouvoir exécutif de Laon, une lettre émanant du Comité de Salut Public* et l'invitant à dresser le plus tôt possible la liste des suspects de la commune d'Auvrigny.

- Or, continua-t-il, j'ai eu beau me creuser la tête, j'ignore ce que c'est qu'un « suspect ». ... Birou n'en sait pas davantage ; j'ai consulté Havard, Dequesne, Jendelle, Rendon, toutes les fortes cervelles de l'endroit ; aucun d'eux n'a jamais ouï parler d'un suspect, c'est un mot que nous ne connaissons pas, et je viens tout droit vous demander si vous savez ce que c'est.

Le comte dévisagea rapidement ses deux interlocuteurs...

Annotations

à la lanterne

Tiré de la fameuse chanson « Ça ira » datant de 1789, qui au début était dépourvu d'agressivité, mais qui devint menaçant en 1790 :

« ... Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

Les aristocrates à la lanterne !

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

Les aristocrates on les pendra ! ...».

Aiglon

Cf. Napoléon II.

Assignats

Papier-monnaie « billets assignés sur les biens du clergé » émis en 1789 après la décision de la Constituante de nationaliser et vendre tous les biens d'église ; créés pour rembourser les dettes colossales de l'État, les assignats perdirent très rapidement leur valeur par rapport à la monnaie métallique et furent supprimés en février 1797 en faveur de cette dernière.

Avatars

Est ici employé non dans le sens de « métamorphose – transformation » mais dans son contresens de « malheur – mésaventure ».

Berry

Charles Ferdinand duc de Berry (1778-1820) était le deuxième fils du comte d'Artois, futur Charles X. Émigré en Angleterre en 1790, il ne rentra

en France qu'en 1814 et se maria avec la princesse Caroline de Naples (1798-1874) en 1816. Le 13 février 1820, le duc de Berry fut assassiné par le républicain fanatique Louvel, ce qui provoqua la chute du ministère Decazes (1780-1860) et l'abandon de la politique de conciliation menée depuis 1816 par Louis XVIII.

En septembre de la même année la duchesse de Berry donnait naissance à un fils posthume, Henri Charles Ferdinand Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord, héritier de la Couronne de France et désigné, par ses partisans, sous le nom de Henri V.

En 1830, après avoir été pendant quelques jours techniquement, sans pour autant régner, roi de France, la famille royale s'exila en Angleterre. Caroline tenta, sans succès, en 1832, de prendre le pouvoir au nom de son fils ; elle fut arrêtée en novembre de la même année, puis relâchée en 1833. Henri V mourut en 1883 sans postérité.

Berthier, Louis Alexandre (1753-1815)

Né à Versailles, il était prince de Neuchâtel, duc de Valengin, prince de Wagram, maréchal de France, major général de la Grande Armée. Il signa l'acte de déchéance de Napoléon I^{er} en 1814. Il mourut mystérieusement à Bamberg (Allemagne) où il s'était réfugié pendant les Cent Jours.

_____ Fin de l'extrait de « Contes et Légendes de Noël
par Lenotre »